

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

<b>PREMIERE ANNEE.</b>	<b>Paraissant le JEUDI.</b>	<b>NUMERO 9.</b>
<b>ABONNEMENTS.</b>	<b>2 CENTS</b> LE NUMERO.	<b>ADMINISTRATION ET REDACTION:</b> 32 RUE BONSECOURS Boite 1959, Bureau de Poste, Montréal.
Un an ..... \$1.00 Six mois ..... 80 Trois mois ..... 25		

MONTREAL, 30 JUIN 1881.

## PHAROLD LE BOHEMIEN.

J

(Suite)

« Vous savez comment, pendant ces vingt années, j'ai tenu la promesse que je lui avais faite, comment aussi, en la tenant, j'ai atteint le but que je m'étais proposé. Et maintenant, monsieur le comte d'Erbray...

Mais le comte l'interrompit. Pendant que Lalandec parlait, il avait eu le temps de maîtriser son émotion, il avait pu aussi, grâce aux explications qu'il en recevait, voir clair dans sa situation.

En face de l'imminent danger qui le menaçait, l'instinct de la conservation se réveilla en lui. La joie mêlée d'effroi, mais sincère et profonde, qu'il avait éprouvée en se sachant innocent de fait, sinon d'intention, fit place tout à coup à la ruse et au

calcul. Il se sentit perdu s'il n'apaisait cet homme, son ennemi implacable, qui tenait sa vie et son honneur entre ses mains. Il voulut du moins l'essayer, et c'était pour cela qu'il avait



Marguerite.

arrêté Lalandec.

„ Ce que vous allez me dire, je le pressens, dit-il avec une émotion qui d'ailleurs était réelle, et ce n'est point pour me soustraire à une réparation dont je reconnais la justice que je vous ai interrompu, ni pour faire à votre pitié un appel que vous ne pourriez entendre et auquel vous savez d'ailleurs que ma fierté ne se résoudrait jamais. C'est pour vous dire au contraire que tout ce que vous exigerez, je m'y soumetts d'avance, pour vous rappeler aussi que les liens de famille qui nous unissent ont établi entre nous une solidarité d'honneur que je vous prie de respecter, non pour moi, mais pour mon fils, qui est innocent. Maintenant, parlez, Lalandec. Qu'attendez-vous de moi ?

En faisant cet

appel indirect à la générosité de sa victime, le comte avait été bien inspiré. Lalandec n'était pas homme à frapper un ennemi désarmé, et malgré l'immensité de ses griefs, il sentit s'é-

vanouir à demi sa colère en trouvant, au lieu du der et hautain gentilhomme dont il s'apprêtait à briser l'orgueil sous ses pieds, un père humblement résigné qui se dévouait pour son fils.

—Je ne vous demanderai rien qui ne soit juste et nécessaire, monsieur le comte d'Erbray, répondit-il, et vous me connaissez assez pour n'en pas douter. Il y a bien des années, grâce à Dieu, que le temps a éteint dans mon cœur tout sentiment de colère. Ils ont pu un instant se réveiller à votre vue, mais ce ne sont pas eux qui me dicteront ma conduite, et je saurai les dompter s'il le faut. Cependant des intérêts ont été lésés qui demandent satisfaction; il y a aussi, dans la chapelle de ce château, une morte qui depuis vingt ans attend dans sa tombe la réparation qui lui est due.

—Elle est déjà vengée, Lalandec, dit tristement le comte d'Erbray, car la faute porte son châtement avec elle. Et si vous en doutez, regardez-moi. Voyez ce que les regrets et les remords ont fait de l'homme que vous avez jadis connu!

—Le remords peut-être, dit Lalandec avec une sourde indignation, mais non le repentir assurément, car cette fortune mal acquise, malgré tout vous l'avez conservée, et vous n'avez pas eu, pendant vingt ans, un seul sentiment de regret pour cette morte que vous avez tuée et dont la seule faute a été de vous avoir trop aimé... Mais je ne prétends pas m'ériger en juge de votre conduite; monsieur d'Erbray, ajouta-t-il en se maîtrisant, et cela même je veux l'oublier. J'oublierai aussi tous mes griefs et je ne déchirerai pas le voile qui couvre votre crime. Mais je veux que les dispositions que vous avez arrachées à la vieillesse et à l'aveuglement de mon père soient casées et que ce qui appartient à ma sœur et à ma fille, dans cette partie de votre fortune, leur soit rendu. Je veux reprendre au milieu des miens la place que vous occupez et qui m'appartient. Je veux enfin que le dernier vœu de ma sœur soit rempli et que son fils soit arraché de vos mains indignes.

Le comte pâlit à ces dernières paroles.

—Cette fortune que vous me reprochez d'avoir trop longtemps gardée, oubliant que je ne pourrais la rendre sans me perdre, reprenez-la, Lalandec, dit-il d'une voix brisée. Chassez-moi, si vous le voulez, et me condamnez à l'exil. Si dur qu'il soit, je ne m'en plaindrai pas. Mais ne me séparez pas de mon fils!

—Ce n'est pas moi qui vous en sépare, répliqua Lalandec, c'est sa mère qui, mourante, a retrouvé de la force pour me dicter cet ordre.

—Sa mère! s'écria le comte. Ne dites par cela, Lalandec, Elle a pu le vouloir autrefois; mais maintenant est-ce qu'elle le voudrait encore? Est-ce qu'elle pouvait prévoir et les événements qui se sont passés et les changements qui se sont produits? Vous-même, les ignorez-vous donc? Du comte d'Erbray que vous avez connu, du joueur, du débauché, il ne reste plus rien, non, Dieu le sait! plus rien qu'un père qui vit tout entier pour son fils et qui pour lui, à force de volonté, a su reconquérir l'estime et la considération qu'il avait perdues. Cela tout le monde vous le dira, et vous dira aussi que si un père a jamais aimé son fils et s'est montré digne de lui servir de guide, c'est moi! Ne me parlez donc pas de sa mère. Par vingt années de soins constants, et d'une tendresse qui ne s'est pas démentie un seul jour, j'ai donné tort à ces craintes et

réparé le passé... Mais vous êtes père vous aussi, Lalandec: vous savez ce qu'on souffre, privé de son enfant, et vous êtes généreux! Vous aurez pitié de moi!

—Pitié! s'écria Lalandec dont cette parole changea l'émotion en colère. Et c'est à moi que vous en demandez? En avez-vous donc eu pour moi? En avez-vous eu aussi pour ma sœur, dont les souffrances inexplicables crient encore vengeance! Ah! tenez, monsieur le comte d'Erbray, dans votre propre intérêt, ne m'obligez pas, pour vous répondre, à remuer tous ces souvenirs, car ce n'est pas la pitié qui en sortirait, ce serait la colère et la haine!

—Mais ce passé, vous ne voyez donc pas que je l'ai déjà mille fois expié! s'écria le comte. Ce n'est pas l'âge et la maladie qui ont fait de moi ce vieillard débile, dont la vie ne tient plus qu'à un souffle, c'est le remords, et si vous aviez pu être témoin de mes nuits d'insomnie, et de mes désespoirs solitaires où je me débattais vainement contre la douleur qui me dévorait; vous ne parleriez plus de vengeance, Lalandec! Vous ne parleriez pas surtout de me séparer de mon fils qui pendant cette longue torture a été ma seule consolation, le seul bien qui me rattachât à la vie!

—Non, vous auriez, laissez-moi vous le répéter, pitié de moi! Vous vous diriez que ce serait une cruauté affreuse, et bien inutile aussi, d'enlever la seule joie qui lui reste à ce vieillard qui n'a plus que quelques jours à vivre! Vous ne voudriez pas, en étant implacable à ce point, vous laisser vaincre par lui en générosité, car le mal dont j'étais cause, j'ai fait tout ce qui m'était possible pour le réparer.

—Oui, Lalandec, j'ai veillé sur votre fille avec autant de sollicitude que si elle eût été la mienne, et mon cœur était dès lors tellement changé, que j'en suis venu bientôt à l'aimer comme mon propre enfant. N'ayant pu me délivrer de cette fortune qui me pesait et que je ne pouvais plus rendre, j'ai, pour en restituer la partie mal acquise, pendant ces vingt années, distrait de mes revenus une somme qui dédommagera Isidora de Tréveneuc, le jour de son mariage, du tort que j'ai pu lui faire. Nos deux enfants, je les ai élevés ensemble pour qu'ils apprirent à se connaître et à s'aimer, et dans la pensée de rendre un jour possible un mariage qui confondit leurs intérêts, et cette pensée, dans laquelle je me complaisais, parce que j'y voyais une expiation, elle va se réaliser!

—Et vous avez cru que je le permettrais! s'écria Lalandec d'une voix terrible.

—Mais mon fils est innocent, lui! s'écria le comte en pâlisant. Il est le fils de votre sœur, d'ailleurs!

—Il est le vôtre aussi, monsieur le comte d'Erbray.

—Mais votre fille l'aime!

—Elle! Ah! ne dites pas cela! Tout le reste, je pourrais vous le pardonner peut-être; mais cela, jamais!... Mais c'est impossible. Sachez-le bien, d'ailleurs, ce mariage, qui serait une insulte aux vivants comme aux morts, jamais il n'aura lieu, et dût ma fille en souffrir, j'étoufferai cette amour dans son cœur!

—Et c'est vous qui voulez m'enlever mon fils, vous dont le premier acte sera de lui briser le cœur! s'écria le comte tremblant de colère et de désespoir. Et vous osez parler de la promesse faite à sa mère! Mais sachant la douleur que vous lui préparez, elle serait la première à l'arracher de vos mains!

—Je n'ai point oublié ma promesse, monsieur le comte d'Erbray; et pour l'amour de ma sœur, pour l'amour de son fils aussi, s'il s'en montre digne, je saurai la remplir. Il aura en moi un protecteur et un ami qui ne lui feront jamais défaut. Mais il y a loin de là à lui confier le bonheur de ma fille, et je ne saurais si facilement oublier qu'il a dans les veines de votre sang à vous, monsieur d'Erbray, qui avez tué sa mère!

Le comte baissa la tête, frappé en plein cœur par ce reproche sanglant.

—Et cependant, dit-il avec douleur, ils s'aiment, ces deux enfants, et d'un amour véritable. Ne fermez pas les yeux à l'évidence, Lalandec, et, par trop de hâte et de précipitation, ne faites pas leur malheur à tous les deux! Attendez, au moins, avant de repousser ainsi mon fils, de savoir s'il ne mérite pas un meilleur accueil. Je ne vous demande rien pour moi, plus rien! Je partirai si vous l'exigez; je ne reverrai jamais mon fils! Mais qu'au moins lui, qui est innocent, ne soit pas malheureux, et par ma faute! Lalandec, je vous en conjure, à toutes mes douleurs n'ajoutez pas celle-là!

Ému jusqu'aux larmes, mais domptant son émotion par un suprême effort de volonté, Lalandec se détourna du comte qui s'était approché tremblant et suppliant.

—Ainsi, vous ne refusez! s'écria le vieillard. Mais vous voulez donc me réduire au désespoir. Oh! prenez garde, Lalandec! Tant que vous n'avez frappé que moi, qui le méritais, je l'ai souffert sans me plaindre. Mais ne vous attaquez pas à mon fils! Ne m'obligez pas à me souvenir que vous êtes proscrit, vous, si moi je suis coupable, et que je puis vous entraîner dans ma perte!

—Non, monsieur d'Erbray, vous ne le pourriez plus. Le chevalier de Langoat a rendu de trop grands services à la France pour qu'on lui refuse la grâce du lieutenant Lalandec.

—D'Asséac est puissant, dit le comte à demi-voix.

—En cela encore vous vous trompez. D'Asséac a, pendant la dernière guerre, commis de nouvelles fautes qui lui ont enlevé tout crédit.

Le comte, accablé, demeura un instant silencieux et pensif. Puis relevant tout à coup la tête:

—Eh bien! s'écria-t-il avec une rage pleine de désespoir, si d'Asséac n'est plus puissant, je le suis encore, moi! J'ai derrière moi vingt années d'une vie sans reproches, et, s'il le faut, je les opposerai à vos accusations, et nous verrons qui l'emportera du gentilhomme soutenu par l'estime de toute une province, ou de l'aventurier qui n'a même pas à lui le nom qu'il porte!... Toutes les expiations possibles, je vous les ai offertes et vous les avez refusées. Pour sauver mon fils, j'ai fait fléchir mon orgueil au point de m'humilier devant vous, l'homme que je hais le plus au monde, et vous n'en avez pas tenu compte! C'en est trop, à la fin! Et puisque, de toutes façons, ma perte est certaine, je ne périrai pas du moins sans avoir combattu. Je ne partirai pas, Lalandec; je vous disputerais mon fils et ma fortune, et, si vous m'accusez de crime, je vous accuserai, moi, de mensonge et de calomnie; et prenez garde que cette lutte à mort, que vous croyez engager sûr de la victoire, ne tourne à votre confusion!

Un amer et dédaigneux sourire contractait la bouche de Lalandec.

—Prenez garde vous-même avant d'en venir à de pareilles extrémités, monsieur le comte d'Erbray, dit-il, et ne m'obligez pas à dévoiler un crime dont la honte toute entière retomberait sur votre fils; car je vous jure, moi, que cette considération même ne m'arrêterait pas! Vous avez jeté trop tôt le masque, monsieur d'Erbray. J'avais pitié du père; mais l'insolent et hautain gentilhomme, l'assassin qui ramasse dans le sang l'or de sa victime, je l'écraserai sans miséricorde! Ah! vous avez osé me menacer! Eh bien! à votre menace, voici ma réponse: demain, à pareille heure, vous m'apporterez ici un plein et entier consentement à toutes mes demandes, ou demain, j'irai, moi, vous dénoncer comme un voleur et un assassin. Cela, devant Dieu qui nous entend, je vous le jure, et vous savez si le lieutenant Lalandec a jamais manqué à ses serments!

Puis, sans attendre de réponse, Lalandec, d'un mouvement brusque, saisit son manteau et son chapeau et sortit de la galerie.

Le comte était à ce point atterré qu'il ne sembla pas d'abord s'apercevoir de son départ. Mais ayant levé les yeux et ne le voyant plus, il poussa un cri de désespoir et s'élança sur ses traces.

—Lalandec! cria-t-il, Lalandec!

Mais ce fut en vain qu'il l'appela et qu'il se jeta à sa suite dans le corridor qui conduisait à l'appartement de la comtesse. Lalandec avait disparu et restait sourd à ses cris.

Alors, plus pâle qu'un mort et chancelant comme un homme ivre, le comte regagna lentement la galerie.

—Ainsi, tout serait fini et je n'aurais plus qu'à me soumettre, dit-il d'une voix sourde. Ce serait en vain que, pendant vingt années, j'aurais lutté et souffert, et la honte que je fuyais m'atteindrait enfin! Non, c'est impossible!

Et, puisant dans le désespoir une énergie qui ranima ses forces défaillantes, il traversa la galerie d'un pas rapide et résolu, et gagna, par un étroit couloir, un escalier de service qui débouchait sur les fossés, à quelques pas de l'arche de la comtesse.

Il le descendit avec précaution, s'appuyant au mur pour se guider et étouffant, autant que possible, le bruit de ses pas. Puis arrivé à mi-chemin, il s'arrêta, et, retenant jusqu'à son souffle, il écouta.

Sa main tremblait comme la feuille, mais une inflexible résolution animait ses traits pâles contractés, et le feu de la haine et de la colère brillait dans ses yeux.

Tout à coup, au-dessus de sa tête, un bruit de pas retentit.

—C'est lui, dit-il.

Et, réprimant à demi un mouvement de joie, il s'élança dans l'escalier, le descendit avec précipitation, gagna l'arche et la traversa en courant.

À l'endroit où elle touchait le bord extérieur des fossés, le taillis qui les bordait en était si proche, qu'il projetait jusqu'à son entrée d'épais buissons qui l'obstruaient. À peine sur le bord du fossé un étroit sentier, y donnant accès, avait-il été ménagé dans les épines et les ronces.

Arrivé là, le comte s'arrêta de nouveau tout haletant. D'épaisses ténèbres l'enveloppaient, et cependant, au bout d'un instant, on eût dit qu'il ne trouvait pas encore leur voile assez

épais, car il pénétra dans des buissons qui touchaient le sentier, et disparu bientôt au milieu de l'épais fourré.

Mais de l'abri où il se tenait tapi, son regard pouvait embrasser toute l'étendue de l'arche, et, fixé sur la porte du château qui y débouchait, il ne la quittait plus.

Tout à coup cette porte s'ouvrit et la forme vague et indécise d'un homme, enveloppé dans un manteau, parut sur l'arche. Le comte pâlit et d'un mouvement brusque porta la main sous son habit.

Un instant après, lorsqu'il l'en retira, elle était armée d'un poignard.

La forme avançait toujours et c'était elle maintenant que le regard du comte ne quittait plus.

Bientôt elle eut traversé l'arche, puis elle s'engagea dans le sentier et se dirigea de son côté.

Il avait fait un pas en avant et se tenait sur le bord même du sentier, à demi ramassé sur lui-même, et serrant son poignard avec une force convulsive.

Tout à coup, au moment où la forme passait devant lui, il fit un bond, la lame du poignard étincela, menaçante, dans la nuit, et l'homme qui passait, frappé par derrière, tomba sans pousser un cri, comme une masse inerte, au milieu des broussailles qui avaient crû dans les interstices des pierres de la douve.

Pâle et hagard, le comte demeura un instant immobile. Tout son être frémissait d'horreur à la pensée de l'acte qu'il venait de commettre. Puis tout à coup, il s'approcha du fossé et se pencha, cherchant à percer les ténèbres du regard. Au bout de quelques secondes, une horrible anxiété se peignit sur son visage, une sueur froide perlait sur son front.

Ce qu'il attendait ainsi penché sur le fossé, c'était le bruit que devait faire le cadavre au moment où, brisant les broussailles sous son poids, il frapperait la surface de l'eau avant de s'engloutir dans ses profondeurs, et, ce bruit, il l'attendait en vain.

Les buissons, trop épais en cet endroit, avaient-ils retenu le corps ? ou sa main, affaiblie par l'âge, n'avait-elle frappé qu'un coup mal assuré et sa victime, retenant un reste de vie, se cramponnait-elle aux branches pour retarder sa chute ? Une horrible augoisse le saisit. Il s'agenouilla sur le bord de la douve, et, de sa main étendue, parcourut, mais vainement, la surface des broussailles. Alors, fou d'épouvante, il se releva, et, gagnant l'arche, il reprit en chancelant le chemin du château, où il entra bientôt.

Quelques minutes après, il reparaisait armé d'une lanterne sourde. Il retourna en frémissant à l'endroit où sa victime était tombée, et, dirigeant d'une main tremblante la lumière de sa lanterne du côté des broussailles, il les examina d'un regard attentif.

Sur une large étendue, elles étaient froissées et courbées de telle sorte, qu'elles arrivaient jusqu'à la surface de l'eau par une pente doucement inclinée.

Le corps avait évidemment glissé sur cette pente et avec assez de lenteur pour que, arrivé au niveau de l'eau, il s'y enfouît graduellement et sans bruit.

Alors le comte se releva, le visage étincelant d'une sauvage expression de triomphe. Il savait que les fossés, fort profonds

et obstrués d'herbes et de plantes aquatiques, ne rendaient jamais la proie qu'ils avaient saisie.

—Voilà Lalande disparu, dit-il ; le chevalier de Langolat est mort depuis vingt ans et il ne reste plus que Pharold. Je crois qu'à présent j'en puis finir avec lui.

Et, éteignant sa lanterne, d'un pas assuré il reprit le chemin du château, dont un instant après la porte se referma derrière lui.

## X

Le lendemain matin, vers onze heures, le colonel d'Availles rentra au château de Tréveneuc après une assez longue promenade à cheval dans les environs.

Avant de partir, il avait frappé à la porte de la chambre d'Edouard. Mais n'ayant pas reçu de réponse, il n'avait pas insisté et s'était éloigné seul. Il avait pensé qu'Edouard, tenu éveillé une partie de la nuit par les inquiétudes où l'avait jeté la lettre de Pharold, ne serait pas fâché, pendant la matinée, de regagner le temps perdu.

Lui-même était au fond assez satisfait de cette solitude qui allait lui permettre de réfléchir à tête reposée.

Le comte d'Erbray n'avait pas encore reparu au château de Tréveneuc, et il était bien résolu, si son absence se prolongeait, à persister dans sa détermination première et à lui céder la place.

Il s'agissait toutefois de colorer son départ de prétextes assez plausibles pour que ni Mme de Tréveneuc, ni Edouard ne pussent en deviner la véritable cause, et ce point l'embarrassait.

Il se décida, après d'assez longues réflexions, à écrire au ministre de la guerre, dont il était personnellement connu, et à lui demander, comme une grâce, d'être immédiatement rappelé à son régiment.

On ne pouvait le soupçonner d'avoir sollicité un pareil ordre, et la volonté du ministre, formellement exprimée, était un de ces cas de force majeure qui coupent court aux résistances, et dispensent même de toute excuse.

Tranquille à cet endroit, mais ne pouvant se défendre d'une profonde tristesse à la pensée de rompre des relations qui lui étaient déjà chères, il avait abrégé considérablement sa promenade et était revenu au château.

Ne trouvant pas Edouard au salon et le supposant sorti, il se rendit à la bibliothèque pour y attendre l'heure du dîner.

Il la croyait déserte, mais en ouvrant la porte, il aperçut Isidora assise à une table, et il surprit même sur sa figure une expression de contrariété assez vive.

Il s'arrêta aussitôt, et il s'apprêtait à se retirer, après quelques paroles d'usages, lorsque Isidora s'écria vivement :

—Entrez, colonel, je vous en prie, et ne prenez pas pour vous le mouvement qui m'est échappé. Je croyais à l'arrivée d'un importun.

—Je crains de l'être en effet, répondit le colonel. Vous lisiez ?...

—J'essayais du moins, mais sans grand succès, car je suis aux prises avec le *Paradis* de Dante ; et loin de me déranger, ajouta Isidora en souriant, vous pourriez, je crois, m'être d'un grand secours.

—Edouard vous a dit que je savais l'italien ?

—Il m'a dit que vous le lisiez et le parliez admirablement.

—Il exagère, mais enfin je le lis assez couramment, et si mon aide peut vous être utile, mademoiselle, je n'ai pas besoin de vous dire que je suis tout à votre service.

—Elle me sera précieuse, colonel, et j'accepte avec reconnaissance, bien que ce soit sans doute vous imposer une contrainte et un ennui.

—Non vraiment, car, indépendamment du plaisir que j'aurai à vous être de quelque utilité, j'en goûterai un très-vif à renouer connaissance avec des auteurs qu'on ne lit jamais assez, à mou gré. Ma seule crainte est que nos études, à peine commencées, ne soient brusquement interrompues.

Isidora pâlit légèrement.

—Comment cela? demanda-t-elle. Vous ne songez pas à nous quitter, colonel.

—Je n'y songe certes pas. Mais un soldat ne s'appartient guère, et d'un jour à l'autre un ordre du ministre peut me rap-peler à mon régiment.

—Et cet ordre, vous l'attendez sans doute? reprit Isidora en fixant un regard interrogateur sur le colonel.

—Non, heureusement. Mais il est possible, malgré cela, que je le reçoive.

—Il me semble pourtant, dit Isidora avec un certain tremblement dans la voix, qu'après les fatigues d'une aussi longue campagne, il était bien juste qu'on vous accordât un mois ou deux de repos.

—La nécessité passe quelquefois avant la justice, répondit le colonel en souriant, et si ma présence à la tête de mes soldats est jugée nécessaire, je crains bien que de pareilles considérations ne soient pas d'un grand poids dans la balance. J'espère toutefois qu'il n'en est rien, et je vous demande pardon d'avoir exprimé cette crainte que rien n'autorise encore. Si elle m'a un instant préoccupé, c'est qu'un pareil ordre me serait vraiment pénible dans les circonstances actuelles,

«J'ai reçu au château de Trévenue un si bienveillant accueil, ajouta-t-il avec émotion, et je m'y trouve, dès le premier jour, en si parfaite sympathie avec mes hôtes, que l'idée seule d'en être brusquement séparé avait suffi pour me troubler. De même qu'on espère toujours ce qu'on désire, ce qu'on appréhende, on ne peut quelquefois s'empêcher de le redouter.

Sincèrement ému, car bien qu'il n'en voulût rien laisser voir, cette séparation lui paraissait dès lors inévitable, d'Availles avait parlé avec tant de chaleur, qu'Isidora rougit involontairement.

Il lui semblait que l'aveu de cette sympathie s'adressait à elle plus particulièrement encore qu'à sa mère et à sa cousine.

Mais surmontant bientôt son embarras.

—C'est en effet une fort vilaine idée que vous avez eue là, colonel, dit-elle en riant, et il ne faut plus y penser, ni surtout en causer. On dit que lorsqu'on est menacé d'un malheur, en parler l'attire souvent, et vous savez que je suis un peu superstitieuse.... Mais voici la cloche qui sonne le dîner, et ma mère, je vous en prévins, aime l'exaetitude. Venez donc, et, puisque j'ai votre promesse, préparez-vous à me donner aujourd'hui votre leçon d'italien. J'espère bien, en dépit de vos pressentiments, qu'elle sera suivie de beaucoup d'autres.

—Je le souhaite du moins de tout mon cœur, répondit le colonel.

Et offrant le bras à Isidora, il prit avec elle le chemin de la salle à manger.

Au moment où ils pénétraient dans cette pièce, encore déserte, Marguerite y entra par une autre porte. Elle semblait agitée et inquiète.

—Vous n'avez pas rencontré Edouard, colonel? demanda-t-elle à d'Availles aussitôt qu'elle l'aperçut.

—Non, mademoiselle. Mais il a dû sortir assez tard, et son absence n'a rien qui doive vous inquiéter.

—Pardonnez-moi, colonel, il est parti avant le jour, et c'est là précisément ce qui me tourmente. Il y a longtemps qu'il devrait être revenu.

—Qu'avez-vous, Marguerite, demanda Mme de Trévenue qui entra au même instant. Vous voilà toute pâle!

—Je suis un peu inquiète d'Edouard, répondit la jeune fille en rougissant. Il a dû sortir ce matin de très-bonne heure, et bien qu'il m'eût promis d'être revenu à sept heures, il n'est pas encore arrivé. Je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque accident.

—Il aura, chemin faisant, rencontré un ancien ami, ou il sera allé rendre quelqu'une des visites que nous avons reçues hier, dit Isidora en souriant. Allons, Marguerite, mettez-vous tranquillement à table. Le son de la cloche va vous le ramener dans quelques instants.

Marguerite secoua la tête.

—Il serait ici déjà, dit-elle en soupirant, s'il lui eût été possible d'y être. Il me l'avait promis.

Ce fut au tour de Mme de Trévenue de sourire.

—Ces promesses-là s'oublient souvent, Marguerite, dit-elle. Vous ne tarderez pas à l'apprendre.

—Mais celle-là était sérieuse! s'écria Marguerite avec un peu d'impatience. Si je suis tourmentée, chère tante, c'est que j'ai vraiment motif de l'être.

Un vieux domestique, alors occupé au service de la table, et à qui son âge et de longs services avaient acquis une certaine liberté de parole, intervint d'un air respectueux.

—Mademoiselle Marguerite a raison, madame, dit-il à la marquise. Je n'ai pas voulu vous le dire dans la crainte de vous inquiéter inutilement. Mais ce n'est pas ce matin que M. Edouard est sorti, c'est cette nuit, car lorsque je suis entré dans sa chambre tout à l'heure, son lit n'était pas défait.

Marguerite pâlit,

—Il est parti hier soir malgré sa promesse! s'écria-t-elle. Mais alors que lui est-il arrivé?

Et l'émotion qui la saisit fut si vive, qu'elle tomba atterrée sur un fauteuil.

Mme de Trévenue et Isidora se précipitèrent pour lui porter secours.

—Mais de quelle promesse voulez-vous parler, chère enfant? dit la première. Je ne comprends rien à votre trouble ni à vos paroles.

—Je crois les comprendre, madame, dit le colonel d'Availles, et j'avoue que je partage à demi l'inquiétude de Mlle Marguerite.... Certaine lettre que j'ai remise à Edouard n'aurait-elle pas été la cause de cette mystérieuse sortie? ajouta-t-il en se tournant vers la jeune fille.

—Cette lettre venait de Pharold? demanda vivement Marguerite.

Le colonel fit un signe de tête affirmatif.

—C'est bien cela, reprit la jeune fille.

—Pharold a écrit à Edouard? s'écria la marquise fort étonnée.

—Il lui a écrit pour lui demander un rendez-vous, répondit Marguerite surmontant son trouble. Il prétendait avoir à l'entretenir d'affaires importantes, et sa lettre avait jeté Edouard dans un grand désordre d'esprit. Il est venu me trouver hier soir au salon, après votre départ, et m'a tout conté. Il voulait immédiatement aller trouver Pharold qui l'attendait, disait-il, au Val Maudit.

—Au Val Maudit! dit la marquise en pâissant.

—Oui, chère tante, et vous pensez bien que je l'en ai dissuadé de toutes mes forces. Il m'avait promis d'attendre au lendemain, mais sa curiosité était si vivement excitée qu'il n'en aura pas eu la patience.

—Il faudrait d'abord s'assurer si Edouard est vraiment parti hier soir, observa d'Availles.

—Il a pu ne pas se coucher et attendre cependant jusqu'au matin.

—Il est parti hier soir, colonel, répondit le vieux domestique en hochant la tête d'un air significatif. Personne autre que lui n'a pu tirer les verrous de la porte du jardin, et ils l'étaient ce matin.

—Vous en êtes sûr, Pierre? demanda vivement Mme de Tréveneuc.

—C'est Marie-Jeanne, la fille de service, qui me l'a dit.

Allez chercher Marie-Jeanne, alors!

Et lorsque le vieux domestique fut sorti pour exécuter cet ordre, la marquise, que l'inquiétude de Marguerite commençait à gagner, se tourna vers d'Availles:

—Il faut en effet s'assurer du fait, dit-elle, car s'il est exact, l'absence d'Edouard commence à devenir étrange.

—Je questionnerai cette fille, si vous le permettez, madame, répondit d'Availles. J'ai, en ma qualité d'officier, une assez grande habitude de ces sortes d'interrogatoires.

—Je vous en prie, colonel, et s'il devient nécessaire d'aller à la recherche d'Edouard, commandez en mon nom. Tous mes gens sont à vos ordres.

—J'irai moi-même, s'il le faut, madame, et quant au reste, j'espère encore que vos inquiétudes sont mal fondées.

Et Marie-Jeanne, une grosse fille à mine un peu simple, mais franche et ouverte, étant alors entrée, le colonel se tourna aussitôt de son côté:

—C'est vous qui avez dit que M. d'Erbray est sorti cette nuit? lui demanda-t-il un peu brusquement.

—Oui, monsieur, répondit Marie-Jeanne en baissant la tête d'un air embarrassé. Mais je ne croyais pas faire mal.

—Ce n'est pas pour vous gronder qu'on vous a fait venir, reprit le colonel d'un ton plus doux, mais pour savoir la vérité, et si vous l'avez dite, vous avez bien fait.

—O! pour cela, je l'ai dite, répartit vivement Marie-Jeanne. J'avais moi-même poussé les verrous avant de me coucher, et ce matin ils étaient tirés, et ils l'ont bien sûr été par M. Edouard.

—Qui vous le fait croire?

—C'est que tout le monde, excepté lui, était encore dans le

château; et d'ailleurs, en balayant le perron j'ai vu sur le sable des allées des marques de talons de bottes qui ne pouvaient venir que de vous ou de lui.

—Ah! fit d'Availles en regardant Mme de Tréveneuc. Et pourquoi n'avez-vous pas prévenu tout de suite de votre découverte?

—Je n'y fis guère attention, parce que je croyais M. Edouard à l'affût, et c'était aussi l'avis du jardinier qui avait vu des marques de son pas dans les allées. Pourtant l'étonnement a commencé à me prendre quand j'ai vu qu'il ne revenait pas, et, dame! je n'ai pu m'empêcher de jeter un cri et de tout conter quand Jacques Morin est arrivé là-dessus et nous a dit que cette nuit il avait entendu tirer des coups de fusil du côté de la réserve.

Un cri étouffé s'échappa des lèvres de Marguerite, et elle s'affaissa, évanouie, sur le fauteuil où elle était assise.

Pendant l'interrogatoire de Marie-Jeanne, les sinistres pressentiments qu'elle avait un instant écartés étaient venus l'assaillir avec une force nouvelle, et lorsqu'elle crut en trouver la confirmation dans les imprudentes paroles échappées à la fille de service, ses forces, épuisées par l'angoisse, avaient défailli sous ce dernier coup. Elle avait perdu connaissance.

Marie-Jeanne, effrayée de l'effet produit par ses paroles, et Isidora s'empressaient autour d'elle.

—La réserve touche au Val Maudit, dit au colonel Mme de Tréveneuc qui était elle-même fort pâle, et c'est au Val Maudit que mon frère a été assassiné. Le pauvre enfant n'a pu résister à ce souvenir.

Et s'adressant à Marie-Jeanne:

—Emportez Marguerite dans sa chambre, reprit-elle, et désormais veillez mieux sur vos paroles. Accompagnez-là, Isidora, je vous rejoins à l'instant.

Marie-Jeanne, qui était une robuste paysanne, enleva Marguerite dans ses bras comme un enfant et sortit avec Isidora.

—Que pensez-vous de cela, colonel? demanda Mme de Tréveneuc à d'Availles, lorsqu'elles eurent disparu.

—Je suis, je l'avoue, fort étonné, car je ne comprends rien à l'absence d'Edouard. Mais puisqu'il est allé trouver Pharold, Pharold doit savoir ce qu'il est devenu. Je vais me rendre sur-le-champ au camp des bohémiens, et avant une heure, j'espère vous rapporter, madame, des nouvelles qui dissiperont votre inquiétude.

Je n'osais encore vous en prier, bien que j'y eusse déjà songé, et je vous remercie d'avoir prévenu mon désir. Mais vous n'irez pas seul?

—Je prendrai un de vos domestiques pour avoir quelqu'un à vous envoyer, au cas où je serais retenu moi-même plus longtemps que je ne le suppose.

—Alors prenez Jacques Morin, mon garde. C'est un ancien soldat, un homme brave et résolu qui nous est tout dévoué, faut-il l'appeler?

—Ne vous donnez pas cette peine, je le le prévienrai moi-même. Mais, un dernier mot, madame. Quel est, en définitive, ce Pharold auquel j'ai, je le crains, trop facilement accordé confiance?

(La suite au prochain numéro.)

UNE  
**AFFAIRE EMBROUILLÉE.**

## VII

(Suite)

L'amman insistait vivement pour un jugement immédiat, les échevins et le drossart interrogeaient le baron du regard, comme s'ils espéraient de lui un conseil qui les tirât de leur triste et ridicule incertitude; mais le gentil-homme; dont l'hésitation égalait celle des juges, levait les épaules sans rien dire.

— Quelque résolution que vous vouliez prendre, messieurs les échevins, dit le drossart, retirez-vous dans la pièce voisine, et délibérez avec calme et avec sagesse.

Les juges allaient se lever, lorsqu'ils furent tout à coup frappés de surprise. Une rumeur étrange s'élevait devant la maison communale; on eût dit qu'une émeute soulevait la population de D'worp, si calme d'ordinaire: qu'elle manifestait son mécontentement par des cris ou qu'elle voulait même menacer les juges.

Le baron, irrité de la hardiesse de ses vassaux, se leva pour sortir; mais il n'était pas encore au milieu de la salle, qu'il recula frappé de stupeur.

Sur le seuil de la porte venait d'apparaître un être difforme, un jeune paysan qui avait plutôt l'air d'un sauvage ou d'un animal que d'une créature humaine. Ses habits déchirés étaient tout souillés de boue; une partie de ses cheveux se dressait en grosses mèches ébouriffées; le côté droit de sa tête était enveloppé de linges dont l'affreuse couleur brun-rouge paraissait n'être que du sang caillé. Un de ses yeux était gros comme une pomme, et toute sa figure, de ce côté, était pleine de taches noires, bleues et jaunes. Il était évident que ce jeune homme avait reçu un terrible coup. Peut-être s'était-il blessé ainsi en tombant d'une hauteur.

Le doute cessa lorsque Urbain, qui le reconnut d'abord; s'écria joyeusement:

— Blaise Slypsteen, notre domestique! Il vit, il vit!

Blaise haletait fortement, et ne parvenait pas à reprendre haleine; il essuyait avec sa manche la sueur qui décollait de son front; sans doute il avait couru jusqu'à épuisement de forces. Tout le monde s'attendait à une nouvelle tournure de l'affaire, car ce témoin pouvait, mieux que tout autre, expliquer comment l'agression et le meurtre s'étaient passés. Les échevins avaient repris place sur leurs fauteuils.

— Blaise Slypsteen, dit le drossart, vous étiez

présent lorsque Marc Cops fut tué d'un coup de couteau. Expliquez-nous avec franchise ce que vous savez de cet événement.

— Messieurs, s'écria le valet de ferme sans faire attention à la question du drossart, vous voulez condamner mes bons maîtres... mais vous pouvez me pendre, me rouer... Plutôt mourir à la potence que d'être ingrat et lâche et de brûler éternellement en enfer. Laissez aller mes maîtres en liberté. C'est moi qui suis coupable; c'est moi qui ai tué le vilain et méchant Marc Cops. Il l'avait bien mérité, messieurs; voyez ma tête... Mais c'est égal, pendez-moi!

Un murmure d'étonnement courut dans la salle. On espérait voir clair dans cette affaire, et voilà qu'il y avait trois accusés au lieu d'un!

— Mon père, mon père, Dieu soit béni! Ce n'est donc pas vous qui avez donné le coup de couteau? murmura Urbain d'une voix étouffée.

— Ah! quel bonheur! Ce n'est donc pas lui, Urbain, qui a frappé Marc! répondit le fermier sur le même ton.

— Encore une nouvelle ruse! grommela l'amman. Ces gens-là se moquent impudemment de la justice!

Le baron dit quelques mots à l'oreille du drossart. Celui-ci frappa trois coups de maillet sur la table et s'écria:

— Que personne ne parle sans ma permission! Peut-être ce témoin est-il plus sérieux que nous ne pensons; écoutons-le avec calme... Blaise Slypsteen, vous prétendez que c'est vous qui avez tué Marc Cops. Pouvez-vous le prouver?

— Certes, messieurs; mais je ne le puis pas en deux mots.

— En autant de mots que vous voudrez; mais soyez sincère surtout.

— Il faut savoir, messieurs, commença le domestique, que l'impie Marc Cops avait l'habitude de me maltraiter. Quelques jours avant le malheur, il m'avait presque arraché une oreille. Dire que je l'aimais pour cela, vous ne le croiriez pas. A la kermesse de Beersel il voulut, par haine et par jalousie, empoigner mon jeune maître Urbain, et le frapper à la tête avec une pinte de grès. Je m'interposai pour détourner le coup, mais Marc me saisit à la gorge et me jeta à dix pas, si rudement, messieurs, que j'entendis craquer mes côtes. Je me demandai si les faibles n'étaient créés que pour être battus, et les forts pour maltraiter impunément les autres. J'enviai le petit animal qui, plus faible encore que moi, a pourtant un aiguillon pour se défendre et se venger. Cela me donna l'idée de me fabriquer aussi un aiguillon; car j'avais résolu en moi-même de ne plus supporter un seul coup de Marc sans en tirer vengeance. Je quittai la plaine du tir, et me rendis au cabaret du

*Cygne*. Là, je cherchai dans tous les coins de la cour sans trouver ce que je souhaitais. Alors je me dirigeai vers la ferme de Guillaume Roosens. En furetant dans la cuisine, je découvris dans un coin un fer assez long qui semblait détaché d'un gril. Je le glissai à travers ma poche et le cachai dans un côté de ma culotte. Plus tard, pendant que mes maîtres étaient à souper je dis aux autres valets que j'allais boire un coup au *Cygne*. Mais c'était une feinte : j'allai dans les champs, je cherchai une grosse pierre, et j'y aiguërai mon fer jusqu'à ce qu'il fût bien pointu. J'étais fermement décidé à éviter Marc autant que possible, car Dieu m'a donné encore moins de courage que de force ; mais s'il arrivait que le méchant ivrogne me maltraitât encore sans raison, je ferais comme la guêpe, je me défendrais avec mon aiguillon. Lorsque, vers dix heures, par une nuit très-noire, je traversai avec mes maîtres le bois des Béguines, et que nous entendîmes Marc Cops crier : " Ils sont dans le filet ! Tombez dessus ! Tuez-les ! " Je devins fou de peur et je rampai derrière mon patron. Tout à coup je reçus un coup si terrible que ce fut comme si le tonnerre m'avait brisé la tête. Il ne resta en moi d'autre sentiment que celui de la vengeance. Je tirai mon fer et je piquai fortement dans la direction de celui qui m'avait frappé. Marc cria : " J'ai le cœur percé, je meurs ! " Ce cri de mort me glaça de terreur ; j'avais commis un meurtre ! Il me faudrait l'expier sur la roue, car l'anman est l'oncle de Marc...

—Taisez-vous un moment, dit le drossart... Les paroles de ce garçon, dit-il à voix basse en se tournant vers le baron et les échevins, respirent la vérité. En effet le corps de Marc porte une blessure si petite que le médecin a douté d'abord qu'elle eût été faite avec un couteau.

—Mais si tout cela avait été inventé après coup pour nous embrouiller davantage ? dit l'anman qui s'était rapproché. Les Coutermans sont les gens les plus rusés et les plus retors du monde.

—Blaise, où avez-vous laissé ce fer pointu ? demanda le drossart.

—Je l'ai gardé pour me défendre dans les bois, dit Blaise en tirant de dessous ses vêtements une pointe de fer longue et mince ; tenez-mesieurs, le voilà. C'est avec cela que j'ai tué Marc Cops... Vous trouvez mon langage hardi ? Ça m'est égal, je sais bien le sort qui m'attend mais je ne crains ni potence ni roue, s'il me faut acheter ma vie au prix de celle de mes bienfaiteurs qui m'ont toujours traité comme un fils et comme un frère, qui m'ont aimé et protégé tandis que les autres n'avaient pour le pauvre bossu que mépris et raillerie.

—Et depuis cette fatale nuit vous n'avez vu aucun des Coutermans ni leurs amis, vous ne leur avez point parlé ?

—A personne, monsieur.

—Continuez votre déposition. Que fîtes-vous après avoir donné le coup à Marc Cops ?

—Je m'enfuis dans le bois, reprit le domestique. Bientôt épuisé par la perte de mon sang je tombai évanoui dans le taillis. Lorsque je revins à moi, il faisait encore nuit. Je souffrais horriblement à la tête et j'avais perdu mon bonnet. La crainte d'être arrêté et roué vif me poussa en avant ; je courus aussi longtemps que mes jambes purent me porter, et je tombai enfin, à bout de forces, au bord d'un ruisseau, au plus profond de la forêt de Soignes. Je m'y tins caché jusqu'à ce que la faim me fît chercher mes semblables. Je fus recueilli par pitié dans une hutte de charbonniers, bien résolu à fuir à l'autre bout du monde dès que l'enflure de ma tête et de mon œil, qui me rendait horrible, aurait un peu disparu... Ce matin de très-bonne heure un homme de Beersel qui venait acheter des sabots est entré dans la cabane de mes pauvres hôtes. Il m'a reconnu, et m'a raconté tout ce qui s'est passé à D'worp depuis ma fuite. Lorsque j'ai appris de lui que ce matin le père Coutermans et Urbain allaient être condamnés à mort comme coupables d'un méfait que j'ai seul commis, la peur et l'angoisse m'ont pris. Ma conscience m'a crié que si je laissais mourir mes généreux bienfaiteurs à ma place, il n'y aurait pas de salut à espérer pour mon âme ! Je me suis mis à courir, à courir, à courir... dix fois, en chemin je suis tombé de fatigue ; mais, Dieu soit loué, j'ai pu arriver à temps pour sauver mes bienfaiteurs. Me voici maintenant, messieurs. Cou-damnez-moi à mort tout de suite ; c'est tout ce que je vous demande.

—Thomas Coutermans, vous avez entendu le témoignage de votre domestique ! Prétendez-vous être coupable ?

—Non, monsieur le drossart, je n'ai pas fait usage de mon couteau, répondit le fermier.

—Et vous, Urbain ?

—Ni moi non plus, monsieur ; je n'ai frappé personne, même avec la main.

—Vous avez donc menti au tribunal ? Qu'est-ce que cela signifie ?

—Ah ! messieurs, dit Thomas Coutermans, nous avons tiré tous les deux notre couteau pour nous défendre. L'action de notre domestique nous était tout à fait inconnue, et nous avions l'intime conviction qu'un de nous devait avoir donné le coup. Je ne doutais pas que ce fût mon fils. Il allait se marier ; toute une vie d'amour et de joie l'attendait ; il pouvait soigner sa vieille mère et travailler pour elle. Moi, je suis vieux,

usé, j'ai mon compte de jours en ce monde. Je résolus donc de prendre la faute sur moi, si faute il y avait. Et voyez, mes bons messieurs, si mon noble enfant ne méritait pas un pareil sacrifice : il avait de son côté la conviction que j'avais frappé Marc ; et pour sauver son vieux père, il s'est accusé lui-même, et n'a pas chancelé, quoiqu'on le menaçât de la potence et de la roue. Il ne peut plus être question de peine capitale contre nous ; mais si le tribunal estime que nos fausses déclarations, qui ont prolongé ces débats, doivent être punies, punissez-moi ; mais ne frappez pas en mon fils le dévouement le plus généreux.

—Par grâce, messieurs, s'écria Urbain, punissez-moi seul ou laissez-moi partager en tout le sort de mon père. Ne me séparez pas de lui. Joie ou peine, bonheur ou malheur, tout doit être commun entre nous.

—Monsieur le drossart, je demande la parole, s'écria l'amman qui voyait bien que ses victimes allaient lui échapper. Quand la parole lui fut donnée, il déclara qu'il abandonnait l'accusation de meurtre contre les Coutermans, mais qu'il requérait une punition exemplaire pour leurs mensonges. Cinq années de bannissement et la confiscation de la moitié de leurs biens ne lui semblaient pas une peine trop forte. Quant à Blaise Slyphsteen, le véritable auteur du meurtre, avec des circonstances atténuantes, l'amman laissait aux échevins le soin de lui mesurer le châtiement.

L'avocat répliqua quelques mots pour montrer le peu de fondement et l'exagération de ses conclusions ; mais les juges n'y firent pas plus d'attention qu'aux nouvelles accusations de l'amman. Ils étaient tous profondément émus et quelques-uns avaient les larmes aux yeux.

Ils jugèrent inutile de se retirer pour délibérer. Ils rapprochèrent seulement leurs têtes les uns des autres, et donnèrent leurs votes au drossart qui frappa bientôt trois coups pour faire silence, et annonça solennellement :

—Voici le jugement du tribunal de D'worp, prononcé à l'unanimité, au nom de notre noble seigneur, en cause de Thomas Coutermans, Urbain Coutermans et Blaise Slyphsteen, tous trois accusés ou soupçonnés de meurtre volontaire sur Marc Cops ; les deux premiers, reconnus innocents du fait, seront mis immédiatement en liberté. Le troisième est également acquitté comme ayant agi dans le cas de légitime défense... L'audience est levée !

Le fermier, son fils et Blaise étaient tombés dans les bras les uns des autres en poussant des cris de joie... Mais dès que l'autorisation de s'en aller vint frapper leurs oreilles ils pensèrent à ceux qui attendaient au dehors, avec des batte-

ments de cœurs. "Ma femme, ma mère! Cécile! Thérèse!" s'écrièrent-ils en même temps, et quoique les échevins et le baron lui-même voulussent leur serrer les mains, ils se précipitèrent vers la porte.

—Libres! libres! Ma mère, Cécile, louez Dieu, nous sommes libres! criait Urbain en courant au-devant des femmes en pleurs.

Sa mère faillit mourir de joie entre ses bras. Lui, dans l'égarément de son bonheur, serrait également sa fiancée sur sa poitrine, et pour la première fois, il l'embrassa sur le front. Le père arriva aussi, et tous mêlèrent leurs embrassements et leurs actions de grâce.

Un peu plus loin Blaise sanglotait dans les bras de Thérèse, la vachère. Chacun, dans la foule agitait son bonnet, ou son chapeau. Karl, le fils du sacristain, s'approcha avec une dizaine d'amis, et malgré la résistance d'Urbain, ils le prirent sur leurs épaules et le portèrent chez lui en triomphe. Leurs joyeuses acclamations répétées de toutes parts, retentissaient jusqu'à l'autre côté de la vallée.

Quelques semaines après, c'était grande fête à D'worp. A l'entrée de la commune, s'élevait un arc de triomphe orné de verdure, de guirlandes de fleurs et d'inscriptions de diverses couleurs. Toutes les maisons étaient égayées de feuillage ou de bannières. Il s'agissait d'un double mariage. Urbain Coutermans et Cécile Roosens allaient se jurer amour et fidélité au pied des autels, de même que Thérèse, la vachère, et Blaise Slyphsteen, le pauvre bossu.

Le père Coutermans avait fait bâtir à la hâte une maisonnette en bois dans son verger. C'est là que devait demeurer Blaise avec sa femme ; de sorte que tous nos amis, après avoir aimé et souffert ensemble, allaient vivre auprès les uns des autres, jusqu'à ce que le Seigneur les rappellât à lui.

FIN

Sophie est interrogée par sa mère, qui lui donne une leçon de religion.

Il s'agit de réciter les commandements du Décalogue.

Arrivé à celui qui vise le mensonge, Sophie s'arrête et babutie :

—J'ai oublié, fait-elle toute confuse.

—Voyons, dit la mère, rappelle-toi bien, je t'ai encore répété la chose ce matin.

—Ah! oui, s'écrie l'enfant, subitement rappelée à la mémoire :

Faux témoignage ne diras  
Qu'en mariage seulement.

## UNE DETTE DE CŒUR.

### I

Par une après-midi du mois de janvier 1867, deux jeune gens suivait joyeusement, en chantant et en sifflotant, le chemin qui conduit de Ninove à Bruxelles.

Ils paraissent toucher à leur seizième année, et leur extérieur annonçait de jeunes collégiens qui profitent de la liberté du dimanche pour secouer le fardeau des études, et déployer leurs ailes dans l'air et l'espace.

L'un de taille élevée, et quelque peu maigre, avait de grands yeux noirs plein de vivacité et des traits fins, sur lesquels se lisaient les premiers indices d'un caractère réfléchi et d'une sensibilité profonde. L'autre était gros, avec des joues rebondies et un regard éteint. Il ne pouvait devenir qu'un homme insignifiant, destiné à faire peu de bruit dans le monde, et incapable de beaucoup de bien comme de beaucoup de mal.

Le temps était très-froid; la terre et les ruisseaux étaient, depuis plusieurs jours, couverts d'une épaisse croûte de glace; mais comme le soleil avait brillé toute la journée, et que son rouge disque de feu rayonnait encore au couchant, cette belle journée d'hiver avait mis les jeunes gens en belle humeur, et leur exubérance de vie se dépensait en rires et en joyeuses plaisanteries.

Peut-être une circonstance particulière n'était-elle pas étrangère à ces heureuses dispositions. Il n'y avait pas longtemps que le premier janvier était passé, et nos jeunes gens avaient sans doute dans leur poche quelques francs, reste de leurs étrennes. Voilà qui donne singulièrement d'assurance, surtout dans ces premières années de la jeunesse, où l'on sent qu'on n'est pas encore tout à fait un homme, mais où l'on aspire à le paraître.

A une bonne demi-lieue de Bruxelles ils arrivèrent devant un cabaret renommé.

—Franz, n'as-tu pas soif? demanda l'un des deux adolescents.

—Et toi, Victor? répondit l'autre.

—Moi? pas encore.

—Ni moi non plus.

—Si nous buvions malgré cela un verre de bière pour la soif à venir?

—Ma foi oui, nous pouvons encore nous permettre cette fantaisie-là.

N'était-ce pas déjà le fait d'un homme d'entrer dans un cabaret, et de crier d'un ton de commandement :

—Eh! la fille, deux verres de bière!

Aussi les deux compagnons entrèrent-ils tête levée, en exprimant hardiment leur volonté, pendant qu'ils prenaient place à une table.

Quatre autres personnes étaient assises autour du poêle; l'une d'elle lisait à haute voix un article de journal, et interrompait parfois sa lecture par des exclamations de pitié.

Il était question dans cet article de la terrible famine qui régnait en Flandre, à la suite de la maladie des pommes de terre et du chômage complet des filatures. Toutes les ressources des communes flamandes étaient épuisées, et les pauvres habitants, mourant de faim, fuyaient par milliers vers d'autres parties du pays pour chercher un morceau de pain. Mais comme la dureté des temps avait amené partout une extrême détresse, l'accès des villes et des villages était interdit aux malheureux ouvriers des Flandres. Ils erraient sans secours jusqu'à ce que l'épuisement ou la maladie les terrassât, et que la mort vint mettre un terme à la misère du plus grand nombre.

La voix attendrie du lecteur éveilla l'attention des jeunes gens. Victor surtout semblait prendre un vif intérêt à ce triste récit.

Le lecteur continua :

“ Il fait froid, n'est-ce pas? Ici, dans le calme de la mort, le cœur se serre d'épouvante et d'horreur. Nous sommes dans le royaume de la famine.

“ Voyez-vous ces formes humaines à demi-mues qui se traînent par groupes à travers les champs, que ces pauvres êtres ont de peine à mouvoir leurs membres raidis par la neige! Une souffrance inexprimable contracte leur visage; leur œil est sans vie; ils ont faim, et ils cherchent des aliments. En voilà un qui tombe... il ne se relèvera plus; puis encore, un, puis un autre. Les groupes s'éclaircissent; ils sèment leurs cadavres le long du chemin; —personne ne se retourne pour secourir un frère tombé, car chacun sent également le froid de la mort dans sa poitrine oppressée.—La famine chasse en avant ces squelettes vivants; ils courbent de plus en plus la tête sous le poids du désespoir, et marchent plus loin sans dire un mot... toujours plus loin—peut-être jusqu'à ce que le dernier soit tombé... Portez vos regards du côté de ces arbres, là-bas. Voyez-vous sur la neige ces taches grises qui remuent? Ce sont des animaux qui cherchent une proie, n'est-ce pas? —Eh bien, non, non, ce sont des hommes, des femmes et des enfants qui rampent en gémissant dans un champ de neveys, et qui, de leurs doigts amaigris et meurtris jusqu'au sang, grattant le sol durci par la gelée pour lui arracher une heure de vie. Là aussi il y en a qui gisent inanimés,

tenant dans leur main crispée la nourriture conquisse et inutile...

“ Là, devant nous, une petite église élève vers le ciel bleu son clocher pointu. C'est un village renommé par l'industrielle activité de ses habitants. Il y a peu d'années, dans chacune de ses cabanes, résonnait le bruit du travail et les chants joyeux... Aujourd'hui, tout est silencieux. On dirait que les habitants sont plongés dans un profond sommeil.

“ Erreur ! A l'intérieur, derrière ses murailles muettes, il y a aussi de ses squelettes qui se regardent les uns les autres avec désespoir, et qui attendent en silence que Dieu les rappellent à lui

“ Ouvrez une porte, n'importe laquelle— la famine n'épargne personne— Voyez, le tisserand flamand est assis là sur son métier brisé. A côté de lui, sur un peu de paille, gît le cadavre de l'aîné de ses fils, un autre enfant embrasse ses genoux et le supplie de lui donner à manger ; un peu plus loin la mère est accroupie ; elle serre contre son sein tari son dernier né encore à la mamelle, et mouille de larmes ses lèvres altérées. Pauvre femme ! son cœur maternel saigne, car elle voit les yeux de son petit enfant s'éteindre, et elle sent qu'il va mourir dans ses bras ! Malheur, malheur ! au milieu de la famille muette un spectre ricanant est debout : l'inexorable mort qui guette et qui attend...”

Lorsque le lecteur en vint à ce passage de l'article de journal, il fut tout à coup interrompu par l'entrée d'une bruyante société, parmi laquelle il y avait un grand nombre de ses amis qui lui serrèrent gaiement les mains.

Le journal fut mis de côté, et l'on parla de sujets moins tristes.

L'un des deux jeunes gens se leva, et dit à son compagnon :

—Tiens, Franz, partons, sans cela il fera tout à fait nuit avant que nous arrivions à la maison. Je ne sais, mais les rires de ces gens-là me font mal.

Lorsqu'ils furent hors du cabaret, et qu'ils eurent marché quelques temps en silence, Franz dit à son ami :

—Victor, pourquoi es-tu devenu tout à coup si triste ? Certes, le sort des pauvres gens des Flandres est bien digne de pitié ; mais nous ne pouvons rien pour les secourir.

—Ah ! si j'étais riche ! soupira Victor. Quel bonheur j'aurais à faire le bien, et à voler au secours de nos malheureux frères des Flandres !

—Cela serait difficile.

—Avec de l'argent on peut tout. Franz. J'achèterais à Bruxelles un grand chariot ; je le chargerais complètement de denrées et de comestibles ; je partirais avec cela pour la Flandre,

dans les environs de Thielt, de Deerlyk, où l'on dit que règne la plus grande misère. Là, j'irais de cabane en cabane visiter les familles mourantes, et, comme l'ange de la consolation, je crierais à ces désespérés : Louez Dieu et soyez content ; voici la vie !

—Ne vas-tu pas pleurer, maintenant, Victor ?

—Je ne puis penser à tant de souffrances sans me sentir profondément ému.

—Mais lors même que tu serais riche, à quoi cela servirait-il ? De toutes les villes du pays on envoie de grosses sommes en Flandre ; à la bourse d'Anvers, les négociants ont souscrit en un seul jour pour quatre-vingt mille francs ; le gouvernement vient en aide aux communes les plus pauvres... Et tout cela n'empêche pas que des centaines de mille hommes souffrent encore de la faim. Que pourrais-tu donc faire avec ton unique charriot ?

—C'est vrai ! soupira Victor comme désillusionné, l'homme est impuissant contre ce terrible fléau !

Mais l'instant d'après il ajouta avec force :

—Cependant, pour sauver des milliers d'hommes, il faut bien commencer par quelques-uns. Oh ! si je pouvais en préserver seulement dix de la famine, j'en serais heureux toute ma vie !

—Mais nous ne le pouvons pas, et par conséquent nous avons tort de nous attrister ? Parlons d'autre chose... Est-il vrai que ton père va quitter sa place à la fabrique de Saint Gilles ?

—Oui, Franz, c'est vrai ; à la fin du mois il devient facteur chez M. Greeps, le riche négociant de la rue de Flandre. Il est très content ; son nouveau bureau est près de Molenbeck et de notre maison, et il touchera cinq cents francs de plus. Il faudrait voir comme ma mère est joyeuse ! Oui, car depuis que les temps sont si durs, les affaires de son magasin n'allaient pas trop bien, et elle croit qu'il ne sera pas impossible à mon père de me faire admettre l'année prochaine comme commis surnuméraire dans le bureau de M. Greeps.

—Et moi, dit l'autre, tu sais, que mon père avait l'intention de faire de moi un commis voyageur ; c'est changé, maintenant ; Mon oncle, le vétérinaire, désire que j'aille à l'Université pour étudier la médecine. Il paierait une partie de la dépense. Je n'ai pas beaucoup de goût pour cette profession. Visiter nuit et jour des malades, et voir mourir les gens ! n'entendre que plaintes et gémissements !

—Si j'étais à ta place, Franz, j'accepterais avec joie. Guérir les malades, consoler ceux qui souffrent, qu'y a-t-il de plus beau et de plus noble au monde.

Ils continuèrent ainsi leur chemin, causant et

choses et d'autres, sans retrouver cependant leur gaieté et leur bonne humeur d'auparavant.

Dans l'intervalle le soleil était descendu derrière l'horizon, et une brume grise annonçait l'approche de la nuit.

Ils pouvaient être encore à un quart de lieue du faubourg de Molenbeck, lorsque Victor s'écria avec surprise :

— Franz, Franz, vois donc, là devant nous, à côté de la route.

— Quoi donc ?

— Cette femme, là.

— Eh ! bien, c'est une paysanne qui se repose.

— Se repose-t-on sur la terre gelée ? Non, ce sont de pauvres gens ; ils ont froid. Comme ils sont là ramassés sur eux-mêmes ! Il me semble que je les vois trembler.

Les deux amis continuèrent leur route, et s'approchèrent de la femme assise par terre.

Ce doit être une mère, car elle tenait un petit garçon de trois ou quatre ans sur ses genoux et serré sur sa poitrine, tandis qu'une petite fille de onze à douze ans dont la tête frisée s'appuyait contre son épaule, paraissait dormir...

Les vêtements de ces malheureux quoique très pauvres et bien insuffisants contre l'âpre froidur, écartaient l'idée que ce pussent être des mendiants. Aussi Victor hésitait-il à leur adresser la parole, et peut-être aurait-il passé sans mot dire, car la femme tenait les yeux baissés, et les enfants ne bougeaient pas ; mais lorsqu'il vit que des larmes silencieuses roulaient dans les yeux de la mère, il s'arrêta, et demanda d'une voix attendrie :

— Femme, pourquoi pleurez-vous ?

Un triste hochement de tête et un profond soupir furent la seule réponse qu'il obtint. Si la femme avait besoin de secours, peut-être comprenait-elle qu'elle ne pouvait rien attendre de deux jeunes gens à peine sortis de l'enfance. Peut-être aussi était-elle tout à fait découragée.

— Dites-le moi toujours, reprit Victor presque en suppliant. Je vois bien que vous êtes malheureuse.

— Oui, oui, bien malheureuse, abandonnée de Dieu et des hommes ; soupira la femme.

— Mais, bonne femme, vous ne pouvez pourtant pas rester assise là sur la terre gelée avec vos pauvres petits enfants ?

Cette phrase encore n'obtint pas de réponse qu'un soupir désolé et de nouvelles larmes.

(L: suite au prochain numéro).

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 10 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant six mois.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.



### Biscuits Purgatifs Parisiens

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête,

Etc., Etc., Etc.

A vendre dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires

PICAULT & CIE.,

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

IMPRIMERIE DU JOURNAL

## Le Canadien Illustré

32, Rue Bonsecours, Montréal.

Le soussigné informe respectueusement ses amis et le public en général, qu'il est prêt à exécuter toutes sortes d'impressions dans les deux langues, telles que :

CARTES D'AFFAIRES,  
 CARTES DE VISITES,  
 CARTES DE RAFFLE ET BAL,  
 EN-TÊTES DE LETTRES,  
 EN-TÊTES DE COMPTES,  
 CIRCULAIRES,  
 MEMORANDUM,  
 ETIQUETTES,  
 LETTRES FUNÉRAIRES,  
 PETITES AFFICHES,  
 CATALOGUES,  
 PAMPHLETS,  
 OUVRAGES DE LOI,  
 ETC., ETC., ETC.

Le tout exécuté avec soin et sous le plus court délai.  
 Les prix défient toute compétition.

J. P. BYETTE, Imp.